CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd)



CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd). Voilà 40 ans déjà que les Emerson traverse pays et répertoire, affirmant une cohésion sonore et expressive d'une indiscutable force. Fondé à New York en 1976, les quatre instrumentistes à cordes (David Finckel, Eugene Drucker, Lawrence Dutton, Philip Setzer, Paul Watkins, Guillermo Figueroa) ont pu approfondir une complicité et une écoute rares que leurs enregistrements majoritairement pour DG – prestigieux label jaune-, éclaire, dévoilant une diversité curieuse, et pourtant une unité et une logique qui fondent aujourd'hui comme rétrospectivement l'intelligence de leur démarche : servir les auteurs du XXè à partir d'une souplesse tous azimuts forgée et ciselée dans l'apprentissage des auteurs romantiques germaniques, slaves et russes. La particularité des Emerson revient aux deux violonistes qui alternent selon les cycles et les répertoires la place de premier violon. Leur performance en 2010 entre autres, lors de la Biennale de Quatuors à cordes qui invite à Paris à la Philharmonie les meilleures phalanges chambristes du genre, ont affirmé un pureté de son subjuguante au service des

compositeurs abordés : en majorité, non pas les grands classiques viennois : – même s'ils jouent les 7 dernières Paroles du Christ de Haydn et la « rafraîchissant » verve du n°77, Mozart (les 6 Quatuors dédiés à Haydn) et Beethoven (intégrale ici en 5 cd, 21-27)-, mais plutôt les « classiques » modernes, ceux du XXème siècle qui ont fait le coeur le plus palpitant de leur vaste répertoire : Bartok (les 6 Quatuors dont « Lettres intimes »), incontestablement Dvorak (dont aussi les pièces avec piano), surtout les russes dont évidemment l'intégrale des Quatuors de Chostakovitch (cd 30-34).



Parmi les premiers romantiques, citons l'exceptionnel relief de leurs Schubert (D804, D810 …), la lumière des Mendelssohn (avec l'Octuor); la souplesse liquide des Schumann (n°3 opus 41/3 et le Quintette pour piano); … Tout cela prélude à l'acuité d'une sensibilité portée et inspirée par les derniers romantiques (évidemment Brahms) et les écritures du XXè que l'on a citées, auxquelles s'associent Webern (Quatuors et Trios, cd19), Berg (Suite lyrique, cd51), tout un cycle d'auteurs à l'œuvre restreinte voire unique (mais si géniale) : Tchaikovsky, Borodine, les français (trop rares) Ravel, Debussy, Nielsen, Sibelius, Martinu, Grieg… Ce legs postromantiques et moderne est idéalement complété par les incursions plus contemporaines chez Harbison, Wernick, Schuller, Ives… les 52 cd composent une rétrospective magistrale qui démontre une logique artistique, une éloquente

maturité sonore. Incontournable.

CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd Deutsche Grammophon 00289 479 5982 GB52). Parution : juin 2016. CLIC de CLASSIQUENEWS

ENTRETIEN avec Mihaly Zeke, nouveau directeur musical d'Arsys Bourgogne



ENTRETIEN avec le chef Mihaly Zeke. En Bourgogne, le chant choral n'a jamais été aussi florissant. A une tradition désormais bien installée, le pôle d'art vocal Arsys sait aussi cultiver la diversité et la richesse des sensibilités et des expériences pour nourrir l'activité et la pratique locale. Récemment nommé directeur artistique en 2015, **Mihaly Zeke (né à Londres en 1982)** entend poursuivre l'excellence actuelle tout en la fertilisant de nouvelles expériences, stimulantes et originales pour les chanteurs et les publics désormais fidélisés pour chacun des cycles de concerts proposés tout au long de l'année. Rencontre avec un jeune chef porté par le désir de dépassement et d'approfondissement… en particulier dans la défense des projets de création.

Le célèbre ensemble vocal bourguignon, Arsys, créé en 1999 et dirigé pendant quinze ans par le chef luxembourgeois Pierre Cao, a su creuser son sillon dans le monde vocal européen ; la

renommée du chœur dépasse largement les frontières de la Région et la formation à géométrie variable a conquis de très nombreux spectateurs dans les grandes salles européennes sous la direction de chefs remarquables. Une série de réalisation qui porte à l'international l'excellence et l'activité du chant choral bourguignon. La venue du jeune chef formé à Budapest et qui a vécu en Grêce, marque en 2016, une nouvelle page de l'histoire d'Arsys.

Avec la nomination de Mihaly Zeke, comme directeur musical, Arsys vit une nouvelle page de sa riche histoire

Enrichir l'excellence, cultiver la création…

Mihaly Zeke est un jeune maestro, charismatique et pluriculturel, qui est bien conscient de l'enjeu de ses fonctions. Sans laisser de côté le répertoire baroque et classique, volets artistiques qui ont structuré et façonné la formation depuis sa création, **Mihaly Zeke** exprime la volonté de nouer une forte relation avec les compositeurs d'aujourd'hui ; le maestro se montre très impliqué dans la recherche d'un répertoire taillé sur mesure pour la phalange. Pour lui, une formation de cette envergure doit sans cesse repousser ses limites, oser, expérimenter… Rien de mieux dans ce cas, qu'un rapport direct avec la création.



Mihaly Zeke est un artiste qui dispose de plusieurs cordes à son arc: diplômé de la prestigieuse Musikhochschule de Stuttgart, il a baigné depuis son enfance dans un milieu musical; fils de musiciens, il possède également une solide formation comme organiste et pianiste. Dans le prochain travail avec les chanteurs d'Arsys, Mihaly Zeke privilégie un travail millimétré, au format chambriste, et focalise son

action sur un groupe plus resserré, autour de 16 chanteurs, dans le but de créer un pupitre à partir des voix solistes ; il laisse la force expressive de chaque voix prendre place dans un répertoire où les interventions solistes sont nombreuses. Classiquenews a assisté au concert du 30 avril 2016 au Consortium de Dijon : au sein d'un programme extrêmement bien conçu autour de la musique française du XXème siècle, le chœur Arsys Bourgogne réalisait la création d'Ostanès le Chaldéen du jeune compositeur **Jean-Baptiste Masson**, affirmant une belle collaboration entre la formation et la création. C'est pour Mihaly Zeke, un accomplissement désormais central dans le travail musical du chœur ; le chef est tout a fait conscient de l'importance de cristalliser ce nouveau répertoire, d'autant qu'à terme il s'agit de travailler dans le but de réinvestir les plateaux d'enregistrement. Soit à terme, dans les prochains mois, une nouvelle collection de jalons discographiques marquant les avancées et explorations du Chœur en terra incognita.

Avec la nomination de Mihaly Zeke, c'est un air nouveau qui souffle sur Vézelay, et aussi tout un cycle de promesses stimulantes par l'intensité et la profondeur musicale qui se dégagent du jeune chef. Tout cela est de bonne augure pour l'avenir de l'ensemble. L'impatience et la curiosité pointent déjà à l'idée de suivre et connaître les nouvelles collaborations et prochains projets qu'Arsys et son nouveau leader vont aborder dans les semaines à venir. A suivre sur classiquenews.

VISITEZ le site du Chœur ARSYS Bourgogne

Illustration : Mihaly Zeke © C Schmitz



Vivaldi : Stabat Mater



France Musique. Dimanche 19 juin 2016, 14h. Stabat Mater de Vivaldi. Et vous quelle version enregistrée préférez-vous ? Bilan sur l'un des chefs d'oeuvres sacrés de Vivaldi : genèse, enjeux, accomplissements… Vivaldi a longtemps été considéré pour ses œuvres liturgiques et instrumentales. Avant d'être le compositeur d'opéras que nous redécouvrons actuellement (apport et bénéfice de la révolution baroqueuse : qui ignore encore l'impact sonore et esthétique de son Orlando Furioso ?), le Stabat Mater a beaucoup compté pour la notoriété du Pretre Rosso (Prêtre roux), enfant génial

en sa cité natale : Venise.



Homme de rupture et d'expérimentation, – contrairement au dogmatique et partial Stravinsky, qui décrétait que le Pretre Rosso avait composé 500 fois le même Concerto (!)-, Vivaldi réinvente la forme même du Stabat mater… comme s'il était profondément saisi par le caractère de déploration et de recueillement funèbre qui règne dans le cycle des 10 strophes empruntées à la prose liturgique du Franciscain Jacopone da Todi (1230-1306), qui témoigne ainsi de **la douleur de la Vierge, deuil maternel, face au supplice et à la mort de de son fils Jésus**. Ici une seule voix exprime en une dramaturgie du désespoir et de la dignité, la force du sujet : une contralto ; pas de mouvements vifs, que des épisodes méditatifs et graves voire lugubres qui cassent définitivement l'alternance lent et vif pourtant de rigueur alors. Largo, lento, adagio, andante… où les passages harmoniques dessinent un pont et une arche de la déploration. Les couplets ariosos permettent aux solistes comme aux instrumentistes de creuser l'ample intensité tragique des textes dont les instruments font une dramaturgie particulièrement introspective.

Plutôt que la révolte (légitime), Vivaldi architecture un cycle qui tend toujours à la méditation, au repli critique, à la pleine conscience de ce qui a été commis. Le raffinement de l'écriture vocale n'oublie pas dans la dernier Amen, la pure virtuosité qui est aussi en plus de la profondeur du recueillement, la clé de la partition en fa mineur de près de 20 mn, selon les interprétations. Et vous quelle version préférez vous ? Celle pour voix d'homme (alto angélique / tragique tel Andreas Scholl) ou avec voix de femme ?… Et dans

quelle réalisation instrumentale ?

France Musique, dimanche 19 juin 2016, 14h. Stabat Mater de Vivaldi. Tribune des critiques de disques.

http://www.francemusique.fr/emission/la-tribune-des-critiques-de-disques/2015-2016/stabat-mater-rv-621-d-antonio-vivaldi-06-19-2016-14-00

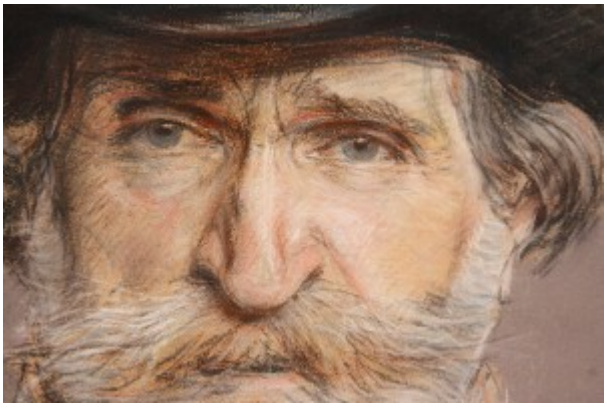
PARIS, MONTFERMEIL. TRAVIATA des villes et des champs…



PARIS, MONTFERMEIL. TRAVIATA des villes et des champs : 23 mai-2 juillet 2016. Deux productions totalement distinctes tant du point de vue artistique que sociétal et même politique occupent simultanément l'affiche de ce printemps et presque été 2016 : l'une, production luxueuse occupant les planches de **l'Opéra Bastille** avec dans le rôle-titre,

fidèle à la programmation médiatique, une tête d'affiche prometteuse, rien de moins que la diva du moment, **Sonya Yoncheva**, qui des terres baroques (en apprentissage à Ambronay pilotée alors par Leo Garcia Alarcon) s'affirme en diva dramatique, dans le chef d'oeuvre intimiste et tragique de Verdi… **du 23 mai au 29 juin 2016** . Mais voilà que pour le grand malheur des amateurs qui auront payé le prix fort, la Yoncheva chante le rôle pour quelques représentations (du 23 mai au 7 juin 2016) a annulé ses engagements parisiens pour raisons familiales : elle est remplacé par **Maria Agresta**, le 20 mai, puis du 11 au 29 juin 2016. Un cran plus bas quand même.

C'est à quelques km de Paris, dans le 93 : une autre expérience qui fusionne art lyrique et aventure collective à l'échelle d'une ville : **Montfermeil**, où depuis quelques années, la municipalité propose aux citoyens résidents et de façon bénévole, l'expérience d'une production chaque été, en un « **son et lumière** » qui rassemble, regroupe, fédère les énergies locales. Le vivre ensemble s'organise de façon exemplaire et la culture surtout la musique, orchestrale et comme ici opératique, par les disciplines aussi variées que complémentaires qu'elle engage, offre un écrin des plus stimulants…



MONTFERMEIL : LA VILLE OPERA… A l'Opéra Bastille, La Traviata se déploie dans la mise en scène très conforme du réalisateur Benoît Jacquot (les parisiens habitués aux grandes divas en crinolines, y ont déjà applaudi Diana Damrau, dans cette scénographie qui est une reprise) ; les habitants de Montfermeil (300 personnes sur scène et en coulisses) jouent « **la Dame aux camélias** », en costumes historiques avec ballets de cavaliers et d'attelages… soulignant ainsi tout ce que Verdi doit au génie d'Alexandre Dumas fils, en particulier à

son roman, paru en 1852, et quasi historique, inspiré de la vie trop fugace d'une jeune courtisane aussi belle et irrésistible que condamnée (par la phtisie) : Alphonsine Duplessis qui meurt à l'âge canonique de… 23 ans en 1847.
A Paris comme à Montfermeil, les auditeurs assisteront à un véritable spectacle lyrique, défendu avec engagement par des interprètes impliqués. A Paris, la routine pourrait gagner certains esprits musiciens enchaînant les soirées de représentation ; à Montfermeil, rien de tel : l'idée de participer à une expérience singulière et unique (une fois par an, aux portes de l'été), citoyenne et sociétale, – soulignant combien la culture doit être investie par chacun de nous pour redéfinir le vivre ensemble, pourrait galvaniser davantage les esprits réunis dans une aventure sans équivalent en France.

PARIS, Opéra Bastille
Verdi : La Traviata
reprise de la mise en scène de Benoît Jacquot
Jusqu'au 23 mai au 29 juin 2016
RESERVEZ

MONTFERMEIL
La Dame aux camélias d'après La Traviata de Verdi
Les 23, 24, 25, 30 juin puis 1er et 2 juillet 2016
01 41 70 10 60
RESERVEZ
http://www.la-dame-aux-camelias.fr/



Devant la façade côté jardin du château des Cèdres, demeure historique des XVIIè et XVIIIè. Le son & lumière de Montfermeil existe depuis 1995.

Festival de Gstaad 2016

GSTAAD, Festival (Suisse). 14 juillet – 3 septembre 2016. « Musique et famille ». Pour ses 60 ans, le festival à l'air pur propose 70 concerts en 2016… Cette année le festival estival suisse joue la carte des fratries et des familles musicales : qu'il s'agisse des compositeurs évoqués en « familles musiciennes, en dynasties enchanteresses », ou des interprètes invités en 2016, place donc aux filiations directes, surtout frères et sœurs que la musique accompagnent leur vie durant dans la complicité et le partage artistique, … le festival 2016 selon le souhait de son directeur **Christoph Müller** (depuis 2002), met l'accent sur les complicités irrésistibles : ainsi les soeurs Khatia & Gvantsa Buniatishvili, Katia & Marielle Labèque…, les frères Kristjan et Neeme Järvi, la dynastie des clarinettistes Ottensamer, les frères Janoska …



Fondé en 1957 par le violoniste légendaire Yehudi Menuhin dont 2016 marque le centenaire, le festival de Gstaad dans les Alpes Suisses sait accorder la splendeur des sites naturels à la passion des musiciens qui le font vivre chaque été. C'est selon le voeu de Yehudi Menuhin, une expérience unique au monde pour le public et les artistes acteurs, venus du monde entier jouer, partager, approfondir les œuvres autour de valeurs clés : exigence, amitié, détente… A l'été, 70 concerts résonneront jusqu'aux cimes enneigées : récitals, musique de chambre, concerts symphoniques, à l'église de Saanen ou sous la tente du festival, silhouette désormais emblématique de l'événement estival.

Festival de Gstaad 2016…

La musique en famille



SCENE ORCHESTRALE. Aux côtés des programmes plus intimistes, d'ores et déjà les rendez vous orchestraux (établis depuis 1989) sont très attendus, offrandes exaltantes nées de l'entente entre les instrumentistes et leur chef …à forte personnalité. Pas moins de quatre grandes phalanges viendront à Gstaad en 2016: Giovanni Antonini & le Kammerorchester Basel, Valery Gergiev & le Marijnsky Theatre Orchestra St. Petersburg, Riccardo Chailly & le Filarmonica della Scala Milano, Gianandrea Noseda & le London Symphony Orchestra…
Côté récitals de grands solistes, ou tempéraments à suivre absolument, ne manquez pas l'extrême sensibilité virtuose de Maria João Pires, Daniel Hope, Lang Lang, Gabriela Montero, Sir András Schiff, Patricia Kopatchinskaja, Sol Gabetta, Bryn Terfel, Anja Harteros, Fazil Say, Maxime Vengerov, Diane Damrau, Bertrand Chamayou, Renaud Capuçon, Philippe Jaroussky, Valery Sokolov, Didier Lockwood ou le geste incandescent et intérieur du Quatuor Ebène…

TEMPS FORTS. Parmi les nombreux temps forts, soulignons entre autres, le concert du violoniste Daniel Hope, habitué de Gstaad comme de l'Oberland bernois, et surtout héritier et ancien élève de Yehudi Menuhin auquel il a rendu hommage dans un récent cd édité chez Deutsche Grammophon (« Daniel Hope… my tribute to Yehudi menuhin » : oeuvres de Mendelssohn, Reich, Vivaldi, Henze, Taverner, Elgar…)… son concert du 24 juillet reprend en partie les pièces jouées dans l'album discographique (avec l'Australian chamber orchestra). Parmi les autres hommages à Menuhin : Requiem de Mozart par Paul McCreesh (les 15 et 16 juillet), les 3 récitals d'Andras Schiff les 20, 23, 25 juillet), le concert de clôture « Happy Happy Birthday Yehudi » avec Gilles Apap, Valery Sokolov, Didier Lockwood… l'Orchestre Symphonique de Berne sous la

direction de Kristjan Järvi (le 3 septembre)…
Les amateurs de musique de chambre apprécieront en particulier le Gala Beethoven à deux (Maria Joao Pires et Sol Gabetta, le 17 juillet), Louis Schwizgebel-Wong (le 3 août), les soeurs Buniatishvili (le 4 août), les membres du Quatuor Ebène (le 8 août : « Confidences d'Isis et d'Osiris », Haydn, Debussy, Beethoven…), Bertrand Chamayou et la suite de son Projet Ravel (le 16 août) ; les chefs d'oeuvre viennois défendus par Isabelle Faust, Jean-Guilhen Queyras et Alexander Melnikov, le 26 août…

Les festivaliers plus lyricophiles ou amateurs de beau chant ne manqueront pas entre autres : récital d'Arabella Steinbacher, le 28 juillet ; concert de lieder et mélodies de R. Strauss et Dvorak par Diana Damrau et Xavier de Maistre, le 14 août ; Philippe Jaroussky et son ensemble Artaserse le 25 août ; le Gala Opera (avec Anja Harteros, Bryn Terfel sous la direction de Gianandrea Noseda, le 28 août)…

Le thème de la famille n'est pas seulement à Gstaad une affaire de musiciens ou d'instrumentistes ; il s'agit aussi d'évoquer les clans et dynasties de compositeurs. Ainsi, la Dynastie Bach (Jean Rondeau, le 18 juillet), la famille Mozart (Gabriela Montero, le 26 juillet)… et aussi un très intéressant programme (évoquant les Schumann et le jeune Brahms, si proches) : Clara, Robert et Johannes, les 22, 23 juillet, autre volet de la série « Musique et Famille »… ; sans omettre une évocation de la famille Mendelssohn (Katia Buniatishvili, Renaud Capuçon, orchestre de chambre de Bâle, le 17 août)…



PEDAGOGIE, TRANSMISSION… une expérience musicale unique à partager. Gstaad ce n'est pas seulement des têtes d'affiche exaltantes, à applaudir le temps d'un concert ; ce sont aussi surtout des tempéraments taillés pour la transmission et l'exercice pédagogique : d'ineffables moments de partage, d'apprentissage, d'explication et d'approfondissement, vécus entre maîtres et élèves. Gstaad, par la volonté de son fondateur Yehudi Menuhin dont l'intelligence pédagogique reste exemplaire, un modèle pour tous, enseigne ainsi à plusieurs profils de musiciens, dont les jeunes chefs qui demain seront les baguettes les plus convaincantes… Ainsi le concert des écoliers du Canton de Berne, entre 10 et 18 ans, appelés à travailler la 9ème Symphonie de Beethoven (Tente de Gstaad, le 2 septembre 2016), sans omettre les Académies du Festival (Gstaad String Academy, concert de clôture, le 15 août ; Gstaad Conducting Academy, le 17 août ; Gstaad Vocal Academy, concert de clôture, le 28 août ; Gstaad baroque Academy, Maurice Steger, concert de clôture le 3 septembre), comme les nombreux concerts pour les enfants et les familles

(Beethoven4all, The Pumpernickel company, le 2 septembre).

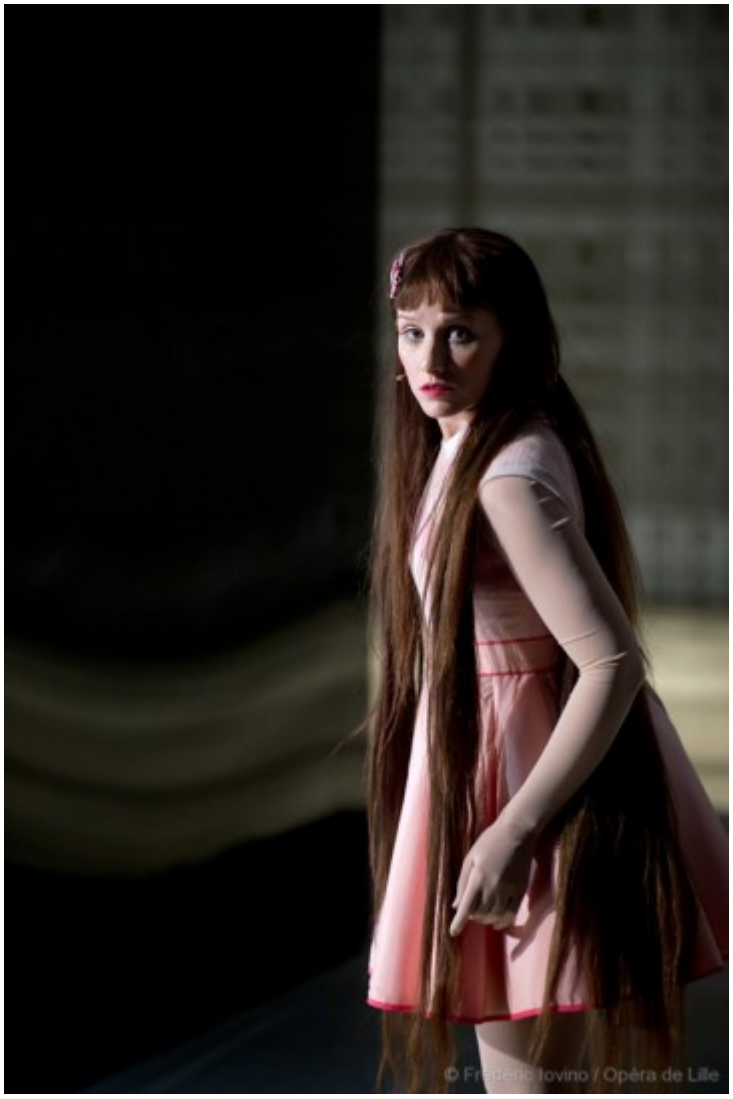
Musique de chambre, concert choral sacré, programmes symphoniques, sans omettre la voix comme les grands moments de partage et de dépassement, prolongements des séries pédagogiques, … toutes les musiques et les expériences musicales sont à vivre à Gstaad, cet été, en famille, dès le 14 juillet, et nul part ailleurs.

Informations Réservations

Gstaad Menuhin Festival & Academy. « Musique et Famille » : du 14 juillet au 3 septembre 2016. Toutes les infos et les modalités de réservation sur le site du Festival de Gstaad.



Compte rendu, Opéra. Reims, le 19 avril 2016. Mitterer : Marta. Elsa Benoit. Ictus. Power / Lagarde



Compte rendu, Opéra. Reims, le 19 avril 2016. Mitterer : Marta. Elsa Benoit. Ictus. Power / Lagarde. A l'origine, Marta est une commande de l'Opéra de Lille, passée au compositeur autrichien contemporain Wolfgang Mitterer (né en 1958), et créée in loco en mars 2016. L'Opéra de Reims reprend l'ouvrage à l'élocution vocale irréprochable, servie par une distribution indiscutable, laquelle claire et limpide, audible et intelligible illumine une action noire, tragique et fatale. L'histoire d'après le livret en allemand de Gerhild Steinbuch, traduit (affadi?) en anglais narre l'épopée dérisoire des enfants d'une ville tous

sacrifiés. Dans ce drame plus introspectif que narratif et dynamique, des séquences courtes haletantes, des épisodes spectaculaires, sorte de précipités d'un souffle réel, marquent les esprits : ainsi celui de la protagoniste Marta, seul enfant qui reste, emprisonnée/protégée dans une cage en verre par sa mère, cage qui compose comme un grand monolithe noir rectangulaire, très épuré, lisse comme un gemme brillant… on notera aussi l'impact sonore, suggestif des sons spatialisés tout au long du spectacle, associant aux timbres des instruments de l'orchestre, le goutte à goutte d'une caverne réverbérée… tout cela construit un spectacle hypnotique et inquiétant, onirique et terrifiant dont la tension nous rappelle l'autre excellent opéra contemporain plutôt intimiste et lui aussi sur le sang des innocents : La rose blanche, proposé par Angers Nantes Opéra et repris en mai 2016 par l'Opéra national de Lorraine à Nancy.

L'action y atteint un rythme shakespearien : les parents (êtres rongés par leurs secrets inavouables) puis le capitaine (vraie graine de tyran) meurent, jusqu'à Marta qui certes parvient à s'extraire de ses entraves pour régler ses comptes, mais s'immole en dernier.
Comme Iolanta de Tchaikovski, il s'agit de mettre en avant un monde pétrifié, grâce à la révélation qui irradie brutalement la jeune fille, seule rescapée de l'infanticide collectif, à laquelle on avait tenu caché sa véritable origine.

Les 11 musiciens de l'ensemble Ictus expriment toutes les stridences du drame inepte ; tous les chanteurs sur le fil, nuancent toutes les facettes d'un chant libre, en souffrance, qui mesure ses effets et reste très efficace. Elsa Benoit fait de Marta, une figure saisie, obligée à l'action, à la fois sidérée et active, irradiant un éclat centrifuge depuis ce point axial où elle s'expose en poupée idôlatrée, puis s'émancipe incarnée, figure de l'élan, de l'action libératrice, dût-elle en mourir.
On est loin du théâtre formaté, lisse et purement

divertissant. La réussite est totale et laisse persistant, le sentiment d'une relecture critique pour en mieux comprendre les multiples enjeux.

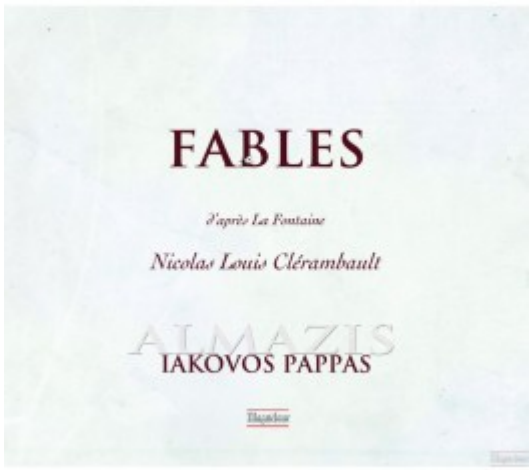
Compte rendu critique, opéra. Reims, Opéra, le 19 avril 2016. Wolfgang Mitterer : Marta, création.

Mise en scène : Ludovic Lagarde
Direction musicale : Clément Power

Marta : Elsa Benoit
Grot, père de Marta : Georg Nigl
Ginevra, Reine, mère de Marta : Ursula Hesse von den Steinen
Arthur, Roi : Martin Mairinger
Captain : Tom Randle

Les Cris de Paris / direction : Geoffroy Jourdain
Ensemble Ictus

CD, critique compte-rendu. Clérambault : Fables de La Fontaine. Almazis, Yakovos Pappas (1 cd Maguelone)



CD, critique compte-rendu. Clérambault : Fables de La Fontaine. Almazis, Yakovos Pappas (1 cd Maguelone). **TRUCULENCE MORALE**. On les a quittés chez Duni, les voici dans les Fables de La Fontaine, réécrites en une prosodie efficece, dramatique… Musiciens et chanteurs d'**Almazis**, dirigés par **Yakovos Pappas** dévoilent l'intelligence d'un Clérambault respectueux de la subtilité de son prédécesseur La Fontaine. La collection de perles ici défendue sélectionne au total 16 fables, mis en musique sur des airs à la mode et éditées dans un cycle de 8 volumes entre 1730 et 1733 (l'époque est celle du scandale D'Hippolyte et Aricie de Rameau à l'opéra)… D'emblée, c'est la généreuse gouaille éloquente et particulièrement expressive qui s'affirme à l'écoute, réalisation délectable de chaque interprète d'Almazis qui met le texte en avant, un souci linguistique d'autant plus percutant que l'écriture de Clérambault saisit par son intelligence prosodique et sa précision dramatique ; vivacité éloquente qui rend grâce à chaque texte conçu par le librettiste de Clérambault, – demeuré anonyme ; le geste expressif des interprètes a ici tout pour séduire. Chaque épisode repose sur un puissant coup de théâtre qui dévoile ce en quoi le sujet animal principal est, soit le dupé, soit le trompeur ; c'est toujours un jeu de dupes dont les identités combinées sont finement dévoilées en fin d'action. Mais sous le masque animal perce l'idiotie crasse (le « Maître » de la poule aux oeufs d'or…) ou l'esprit astucieux des hommes (le Coq et le renard). Avidité, vanité (doublement traitée), ingratitude, beauté écervelée (celle du jeune cerf se mirant dans une onde…)… partout ici la noblesse des sentiments et qualités célébrés savent captiver, servi par une parure musicale et linguistique qu'il était urgent de révéler.

Yakovos Pappas et Almazis redouble d'éloquence dramatique au service d'un Clérambault magicien de la litote. …

Fables truculentes et moralisatrices



La verve ciselée qu'y développe la fine équipe réunie par Yakovos Pappas, chanteurs et instrumentistes, dépasse le prétexte pédagogique et de sensibilisation qui au départ du projet artistique a ciblé surtout le jeune public; l'attention à chaque atmosphère et chaque situation exprimée par le baryton narrateur, contrasté, déclamé (**Paul-Alexandre Dubois**) où le tenor (**Christophe Crapez**) s'affirme franchement afin que l'auditeur goûte et le jeu llinguistique des poèmes fables de La Fontaine, et les ressorts purement dramatiques de chaque situation ; la musique souligne les passages forts ou les effets de surprise de l'action moralisatrice. Dans La formidable évocation-épopée de La Tortue (& l'Aigle, sur un air de l'Alcyone de Marais), la soprano **Elizabeth Fernandez** ajoute un délire lyrique qui sait rester proche de l'articulation du texte : l'une des perles les plus brillantes de la collection. Les instrumentistes expriment sans emphase quant à eux, la fluidité expressive d'un XVIII ème qui regarde rétrospectivement vers le XVII ème : preuve que du vivant de Clérambault, les vers de La Fontaine savaient encore séduire par la justesse de leur inspiration, la concision d'un style chantant d'une exceptionnelle drôlerie mordante et finalement très compassionnelle pour la gent animale qui y est ainsi raillée, sous couvert d'humanisation ou d'anthropomorphisme, ou vice versa.

DRAMES EN LITOTE... De fait, aspect remarquable du filon ainsi révélé,le librettiste de Clérambault toujours anonyme adapte avec un sens inouï de l'efficacité prosodique, chaque fable de La Fontaine : science de la synthèse, maîtrise de contrastes dramatiques, économie et pour le dire dun seul mot central: art brillant de la litote – spécificité du génie français, l'intelligence des textes captive de part en part: deja remarqué, applaudi à juste titre chez Duni, et dans un spectacle riche en rebond et verve théâtrale, là aussi d'après le fabuliste génial, Yakovos Pappas a eu le nez creux en sélectionnant cette collection de joyaux lyriques et poétiques; sa direction met en avant cette science de l'éloquence resserrée qui affirme la perfection d'une langue fugace, brillante, synthétique étonnement vivante ; écoutez par exemple Le rat de ville et le rat des champs : recyclés / réécrits, les 7 paragraphes originaux écrits par le poète défenseur de Fouquet lors de l'affaire de Vaux, … s'affirme ici en seulement 2 récits aussi courts mais d'une verve préservée avec un sens du raccourci exceptionnel.
La durée de chaque fable y gagne précision, concentration prenant appui sur la seule force des mots et leur mise en musique d'une rapidité aussi éloquente qu'efficace; ce temps raccourci s'expose facilement à l'écoute des jeunes auditeurs séduits par un à propos percutant. La France a toujours eu le sens des formules et des raccourcis synthétiques, – art de la litote donc magnifiquement incarné ici, – art et expertise permettant d'écrire le moins pour exprimer le plus : compositeur de l'exactitude, Clérambault, – maître ès contrastes, a su visiblement s'associer la compétence d'un versificateur dramaturge d'un exceptionnel talent.

PIECES POUR CLAVECIN sur un mode animal… A l'appui de cette réussite en caractérisation vocale, soulignons aussi le même brio caractérisé dans les pièces purement instrumentales pour clavecin : d'une belle assurance suggestive, la digitalité de Yakovos Pappas, claveciniste, rétablit ce jeu

expressif mais ici sans paroles, choisissant par exemple entre autres le caquetage truculent, hoquets à la clé-, de La Poule de Rameau, ou surtout le sublime Vertigo du si dramatique Pancrace Royer dont le seul clavier fait surgir l'opéra; on ne pouvait concevoir plus habile et juste association. Vrais tempérament taillés pour le théâtre et la caractérisation délirante et loufoque mais toujours finement troussée, Yakovos Pappas et ses partenaires enchantent tout en dévoilant une collection irrésistible de perles morales à la puissante évocation dramatique. C'est tout le génie d'un Clérambault décidément enchanteur et mordant qui s'impose désormais à nous. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016**

CD, critique compte-rendu. Clérambault : Fables de La Fontaine. Almazis, Yakovos Pappas (1 cd Maguelone MAG 358.406)

CD, événement. Frederica von Stade, the complete Columbia recital albums (18 cd Sony classical)

CD, événement. Frederica von Stade, the complete Columbia recital albums (18 cd Sony classical). SOMBRE VELOURS D'UNE DISEUSE FRANCOPHILE. Mezzo irradiée – ce qui la destine aux emplois sombres et tragiques, la jeune musicienne fait son voyage à Paris où alors qu'elle échouait à devenir pianiste, elle éprouve comme une sidération inexplicable, le choc du chant et de la voix en assistant à un récital de la soprano allemande Elisabeth Schwarzkopf alors diseuse hors paires dans les lieder de Hugo Wolf. Il y a chez Von Stade qui a beaucoup douté de ses capacités artistiques réelles, une ardeur intérieure, une hypersensibilité jaillissante qui a rappelé dès ses premiers grands rôles, les brûlures tragiques et graves d'une Janet Baker.



AU DEBUT DES 70'S… Jeune tempérament à affiner et à ajuster aux contraintes et exigences de la scène, Frederica Von Stade est engagée dans la troupe du Met de New York par Rudolf Bing (1970) : elle n'est pas encore trentenaire ; très vite, elle prend son envol comme soliste, avec l'essor augural des opéras baroques (elle chante Penelope de l'Ulysse monteverdien). Mais la diva est une diseuse qui se taille une très solide réputation chez Mozart (Cherubino qui sera son rôle fétiche, et Idamante) et Rossini dont elle maîtrise la virtuosité élégante et racée grâce à des vocalises précises et des phrasés ciselés (Tancredi, Rosina, la donna del lago: surtout le chant noble mais désespéré de Desdemona dans Otello…). La Von Stade est aussi une bel cantiste à la sûreté musicale impressionnante.

Le timbre sombre, essentiellement tragique colore une suavité qui est aussi pudeur et articulation : la mezzo s'affirme de

la même façon chez Massenet (Charlotte de Werther, Chérubin là encore et aussi Cendrillon. ..), et Marguerite embrasée par un éros qui déborde (La Damnantion de Faust), et Béatrice (Beatrice et Benedicte d'après Shakespeare) chez Berlioz dont elle chante aussi évidemment les Nuits d'été (de surcroît dans ce coffret, sous la direction de Ozawa lire ci après).

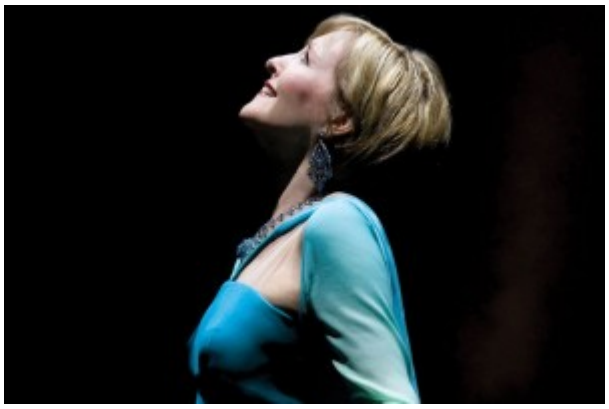


COFFRET MIRACULEUX… Qu'apporte le coffret de 18 cd réédités par Sony classical ? Pas d'opéras intégraux, mais plusieurs récitals thématiques où scintille la voix ample, cuivrée, chaude d'un mezzo dramatique et suave, plus clair que celui de Janet Baker, aussi somptueux et soucieux d'articulation et de couleurs que Susan Graham (sa continuatrice en quelque sorte)… C'est dire l'immense talent interprétatif et la richesse vocale de la mezzo américaine Frederica von Stade née un 1er juin 1945, qui donc va souffler en ce début juin 2016, ses 81 ans. Le coffret Columbia (the complete Columbia recital albums) souligne la diversité des choix, l'ouverture d'un

répertoire qui a souvent favorisé la musique romantique française, la fine caractérisation dramatique pour chaque style, une facilité expressive, une élasticité vocale, – dotée d'un souffle qui semblait illimité car imperceptible, et toujours une pudeur presque évanescente qui fait le beauté de ses rôles graves et profonds. Les 18 cd couvrent de nombreuses années, en particulier celles de toutes les promesses, et de la maturité, comme de l'approfondissement des partitions, soit de 1975 (CD où règne la blessure et le poison saignant de la Chanson perpétuelle de Chausson, déjà l'ivresse ahurissante de son Cherubino mozartien, ce goût pour la mélodie française : très rare Le bonheur est chose légère de Saint-Saëns, ou la question sans réponse de Liszt d'après Hugo : « Oh! quand je dors S 282, récital de 1977, cd3) ; jusqu'aux songs de 1999 et même 2000 (Elegies de Richard Danielpour, né en 1956, avec Thomas Hampson).

Dans les années 1970 et 1980, la mezzo Frederica von Stade chante Mozart, Massenet, Ravel avec une gravité enivrée

VELOURS TRAGIQUE



Salut à la France… La mesure, le style, une certaine distanciation lui valurent des critiques sur sa neutralité, un manque d'engagement (certaines chansons de ses Canteloube)… Vision réductrice tant la chanteuse sut dans l'opéra français exprimer l'extase échevelée par un timbre à la fois intense, clair d'une intelligence rare, à la couleur précieuse, à la fois blessée, éperdue, brûlée : un exemple ? Prenez le cd 2 : French opera arias (de 1976 sous la direction de John Pritchard) ; sa Cavatine du page des Huguenots de Meyerbeer ; sa Charlotte du Werther de Massenet (noblesse blessée de « Va, Laisse couler mes larmes »), l'ample lamento grave de sa Marguerite berlozienne (superbe D'amour l'ardente flamme, au souffle vertigineux), ne doivent pas diminuer l'éclat particulier de la comédienne plus amusée, piquante, délurée chez Offenbach (Périchole grise ; Gerolstein en amoureuse déchirée : voyez le récital totalement consacré à la verve du Mozart des boulevards : Offenbach : arias and Overtures, 1994, cd14), d'un naturel insouciant et douée de couleurs exceptionnellement raffinées pour le Cendrillon de Massenet, surtout Mignon d'Ambroise Thomas, notre Verdi français. La pure et fine comédie, la gravité romantique, le raffinement allusif : tout est là dans un récital maîtrisé d'une trentenaire américaine capable de chanter l'opéra français romantique avec un style mesuré, particulièrement soucieuse du texte.



Italianisme. Bel cantiste par la longueur de son legato et un souffle naturellement soutenu, aux phrasés fins et finement ciselés, Von Stade fut aussi une interprète affichant son tempérament tragique et sombre, d'une activité mesurée toujours, chez Pénélope de Monteverdi (Le Retour d'Ulysse dans sa patrie), chez Rossini où sa distinction profonde fait miracle dans Tancredi et Semiramide (airs et aussi récitatifs merveilleusement articulés / déclamés, cd4, 1977)… Evidemment son métal sombre et lugubre va parfaitement aux lieder bouleversants de Mahler (cd5, 1978 : Lieder eines Fahrenden gesellen, Rückert lieder) ; mais la passion vocale et l'étendue de son velours maudit, comme blessé mais si digne et d'une pudeur intacte ne se peuvent concevoir sans ses prodigieux accomplissements dans le répertoire romantique et post romantiques français : Chants de Canteloube avec Antonio de Almeida (2 albums, de 1982 et 1985, où l'ivresse mélodique s'accompagne d'une volupté comme empoisonnée à la Chausson… le timbre enivré de la mezzo américaine s'impose par sa volupté claire et son intensité charnelle ; exprimant tout ce que cette expérience terrestre tend à l'évanouissement spirituel,… une Thaïs en somme : charnelle en quête d'extase purement divine). Ces deux recueils sont des must, indémodables (même si pour beaucoup sa partenaire et contemporaine Kiri te Kanawa a mieux chanté Canteloube, sans « s'enliser »).

Berliozienne et Ravélienne, Von Stade a exprimé son amour à la France. Même style irréprochable dans ses Nuits d'été de Berlioz d'après Gautier de 1983 sous la direction de Ozawa ; et aussi Shéhérazade, Mélodies et Chansons de Ravel à Boston avec Ozawa toujours en 1979…

Avec son complice au piano, Martin Katz, la divina s'expose sans fards, voix seule et clavier dans plusieurs récitals qui ne déforment pas son sens de la justesse et de la musicalité allusive d'une finesse toujours secrètement blessée : deux cycles sont ici des absolus eux aussi, le récital de 1977 comprend Dowland, Purcell, Debussy Canteloube dont il faut écouter Quand je dors S 282 de Liszt sur le poème d'Hugo : maîtrise totale du souffle et du legato avec une articulation souveraine : quel modèle pour les générations de mezzos à venir. Plus aucune n'ose aujourd'hui s'exposer ainsi en concert. Puis le récital de 1981 se dédie aux Italiens, de Vivaldi, Marcello, Scarlatti à Rossini sans omettre évidemment Ravel et Canteloube



Sur le tard, Stade, appelée affectueusement « **Flicka**« , sait aussi se réinventer et goûte selon l'évolution de sa voix, d'autres répertoires, d'autres défis dramatiques : comme le montrent les derniers recueils du coffret Columbia : après celui dédié à la comédie encanaillée mais subtile d'Offenbach (Offenbach arias & Overtures, Antonio de Almeida,1994), les cd 15 (Elegies et Sonnets to Orpheus de Richard Danielpour), cd

18 (Paper Wings et Songs to the moon… de Jake Heggie) soulignent la justesse des récitals (de 1998 et 1999) : celle d'une voix mûre qui a perdu son agilité mais pas sa profondeur ni sa justesse expressive… CONCLUSION. Pour nous, française de coeur, Frederica Von Stade laisse un souvenir impérissable dans deux rôles chez Massenet qu'elle a incarné avec intensité et profondeur : Cendrillon (cd16, 1978) et Cherubin (cd17, 1991), sans omettre son Mignon de Thomas (Connais tu le Pays, cd2, 1976). Bel hommage. Coffret événement CLIC de mai 2016.

CD, coffret événement. Frederica von Stade : the complete Columbia recital albums (18 cd, 19975-2000). Extraits d'opéras, mélodies, songs, lieder de Massenet, Thomas, Ravel, Mahler, Schuebrt, Berlioz, Bernstein… CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016.

CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias (Benda, 2015 / 1 cd Sony

classical)



CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias (Benda, 2015 / 1 cd Sony classical). Georg Anton Benda est comme ses deux frères – Franz et Johann, compositeur pour Frédéric le Grand en son château de Sans Souci à Postdam. Le site fut au XVIIIè un haut lieu de création musicale, malheureusement miroir du goût très conventionnel du souverain prussien (il fut incapable de distinguer le génie d'un CPE Bach, pourtant à son service, mais cantonner dans un emploi subalterne de claveciniste et parfois compositeur…). Triste intuition royale qui n'offrit pas à sans-Souci malgré son ambition, le lustre artistique nécessaire. Protestant et franc-maçon, Georg Anton n'eut pas la faveur du Roi (porté vers les jeunes garçons) : le musicien bien que compositeur talentueux comme ce disque le montre aisément, ne fut à Sans Souci que violoniste de second rang dans l'orchestre de la Cour.

Heureusement Benda put enfin trouver un cadre capable de reconnaître et mesurer sa sensibilité artistique comme créateur à la Cour de saxe-Gotha, plus portée pour la modernité et le raffinement, dès 1750. Le compositeur retrouvait en la personne de son mécène principal, le Duc de Saxe-Gotha, un frère maçon. Soucieux de parfaire encore son métier, Georg Anton Benda réalisa son tour d'Italie à l'âge de 43 ans, découvrant les styles ultramontains, à Venise, Bologne, Florence et Rome : il rentra ainsi à la Cour de Saxe-Gotha comme… directeur de la chapelle. Son premier opéra italien, Xindo Riconosciuto fut créé en 1765, emblème d'une maturité scrupuleusement recherchée, enrichie. L'expérience de Benda à la Cour de SAxe-Gotha se manifeste pleinement dans l'approfondissement de son écriture lyrique : le Duc lui commande nombre d'oeuvres et mélodrammes inspirés du style

défendu par Rousseau : plus de vérité et de séduction mélodique. Ainsi en 1778, sa Médée écrite pour Mannheim éblouit le jeune Wolfgang Mozart qui écrit son admiration à son père. Même totale adhésion enthousiaste pour l'autre partition lyrique de benda, Ariadne auf Naxos qui combla le jeune salzbourgeois. La gravité et l'élégance de Benda inspièrent à Mozart nombre de séquence dans ses oeuvres : Zaide (1780), le prélude du Requiem (1791). La personnalité de Benda est attachante car il sut se passionner pour les idées de la Révolution et la Philosophie, faisant même un séjour (obligé) pour Paris en 1781 où il fit jouer Ariadne.

Belle idée de jouer ses Symphonies… par l'un de ses descendants actuels, lui qui mourut à 73 ans, et laissa 5 enfants tous musiciens ou acteurs. Un clan d'esprits créatifs… Le père de tous demeure l'esprit le plus audacieux et d'une rare conception synthétique : car entre Baroque et classicisme, Benda prépare la maturité et la conscience d'un Mozart, sachant définitivement rompre avec la pensée contrapuntique d'un JS Bach, pour concevoir un langage nouveau, plus simplement horizontal, où pensée et sentiment fusionnent au lieu de dialoguer au risque de converser sans être compris : Benda opère l'équation qui rétablit l'exposition / explicitation des deux objectifs ; son époque est celle du Sturm und Drang, – tempête et passion, esthétique exaltant les forces psychiques vers la lumière. Dans ses Symphonies, patrimoine central de la musique ancienne de la Bohème Baroque, – et finalement récemment découvertes : en 1950-, Benda offre un premier terreau à l'expressivité du sentiment classique préromantique, où le cycle orchestral en 3 mouvements, soigne surtout (sauf la symphonie VII où il est très court, de passage) le mouvement central, uniquement pour les cordes introspectives. Ici ni trompettes, timbales, clarinettes : mais la vitalité d'une écriture ciselant le contraste vents et cordes, à laquelle les cordes pincées, fines, incisives du clavecin toujours présent (comme chez Mozart) accentuent le relief rythmique selon l'élégance

viennoise en cours à l’époque. Benda participe avant Haydn et Mozart à la formation du langage orchestral tel que Beethoven saura le développer après eux à Vienne et à Bonn.

Même sur instruments modernes, orchestre et chef savent souligner sans épaisseur la palette expressive d’un Benda hypersensible. L’allant, la motricité égale, – malgré une prise de son trop lointaine et réverbérée, la finesse de la direction, l’excellent sens des contrastes, la vitalité epressive, qui regarde évidemment vers Gluck et semble déjà préfigurer Joseph Haydn, rendent ici justice à un premier corpus symphonique qui affirme l’éloquence et la maturité d’un compositeur actif dans les années 1760 et 1770, figure pionnière du langage européen des Lumières.

CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias. Prague Sinfonia Orchestra. Christian Benda, direction. 1 cd Sony classical, enregistrement réalisé à Prague en novembre 2014.

CD, événement (annonce). POLONIA, Pascal Amoyel joue les Polonaises de Frédéric Chopin (1 cd La Dolce Volta)



CD événement, annonce : Polonaises de Frédéric Chopin par Pascal Amoyel, 1 cd La Dolce Volta. Parution le 29 avril 2016. CHOPIN RÉGÉNÉRÉ. Pascal Amoyel livre son nouveau Chopin dans un nouvel album discographique à paraître chez l'éditeur La Dolce Volta ce 29 avril 2016. Après son dernier recueil dédié au Chopin de l'année 1846, c'est une nouvelle immersion, captivante et très investie à laquelle nous invite le pianiste français Pascal AMOYEL qui pour le label La Dolce Volta publie une collection de Polonaises de Frédéric Chopin : l'exercice devient expérience musicale et poétique d'une cohérence indiscutable qui récapitule surtout le génie du créateur sur une forme en métamorphose. La Polonaise indique l'attachement à la mère patrie, en un chant de souffrance et de renoncement qui s'élève au delà de l'expérience personnelle et intime vers un cri universel pour la liberté. L'approche est d'autant plus personnelle qu'elle rend un secret hommage au grand père de l'interprète. Pour Pascal Amoyel, Chopin fut autant capable de vertiges d'une rare violence que d'une introspection furieusement tendre.

Les 7 Polonaises ici réunies rétablissent la mesure de cette tragédie intime qui fait de Frédéric Chopin ce créateur atypique, aux blessures profondes, à l'hypersensibilité salvatrice néanmoins qui, investie par un instinct créateur et audacieux hors normes, invente de nouveaux formats musicaux dont les Polonaises. En témoignent ces 7 joyaux remarquablement ciselées au nombre desquels figurent les Polonaises les plus passionnantes et les mieux inventives, opus 44 (notre préférée), opus 53 (Maestoso), enfin la Polonaise-Fantaisie opus 61, sommet du genre. Marche pleine de panache et d'aristocratique noblesse, la Polonaise évolue sous les doigts du pianiste compositeur, osant de façon libre et inédite, de nouveaux défis structurels, harmoniques, poétiques…



Après son disque Alkan édité précédemment chez La Dolce Volta, le pianiste **PASCAL AMOYEL** explore l'ivresse et la fureur intérieure d'un Chopin exilé pour lequel la Polonaise est en miroir de son propre cheminement, le terreau fertile de ses aspirations les plus profondes : espoir, impuissance, cri, résistance et renoncement. C'est aussi un formidable cycle de reconstruction et de dépassement dont Pascal Amoyel traduit l'élan et le flux contradictoire. Au plus proche de la tragédie de Chopin, le pianiste inspiré, voire habité par son sujet, exprime surtout l'universalité de l'écriture, intime mais puissante, généreuse, fraternelle. Un formidable cadeau pour les hommes de bonne volonté, vainqueur de ses propres démons et diables secrets. Toutes les Polonaises sont présentes dans un album irrésistible. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016. Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**

2 VIDEOS

Le reportage, le clip

VOIR aussi le **[grand reportage vidéo POLONIA : entretien avec Pascal Amoyel : pourquoi avoir enregistré ce nouvel album Chopin ? En quoi le génie intimiste et pudique de Chopin se hisse vers l'universel ?](#) Reportage vidéo réalisé au Théâtre Le**

Ranelagh en mars 2016 © studio CLASSIQUENEWS avril 2016 – réalisation : Philippe Alexandre Pham

CLIP VIDEO : Pascal Amoyel joue le début de la Polonaise opus 53

